COMPTE RENDU NON THÉMATIQUE

LOVELL Anne M., Stefania PANDOLFO, Veena DAS et Sandra LAUGIER, 2013, *Face aux désastres. Une conversation à quatre voix sur la folie, le* care *et les grandes détresses collectives*. Montreuil-sous-Bois, Les Éditions d'Ithaque, 205 p., bibliogr. (Ratiba Hadj-Moussa)

Face aux désastres… traite de la folie, de sa souffrance et de l'attention que l'on accorde à autrui. Les quatre voix qui le portent sont celles de trois anthropologues (Anne Lovell, Stefania Pandolfo et Veena Das), et d'une philosophe (Sandra Laugier). Elles ont le mérite de nous faire entrer dans les univers de la limite, de la folie, en nous invitant à les considérer non comme des exceptions, mais comme le tissage quotidien de relations ordinaires.

Dès l'abord, le caractère ordinaire de la folie est envisagé comme un déplacement de ses modes d'expression et, plus fondamentalement, de ses modes d'interprétation. Dans un chapitre passionnant sur la gestion de la maladie mentale lors d'une catastrophe, en l'occurrence les inondations provoquées par l'ouragan Katrina à la Nouvelle-Orléans en 2005, Lovell (p. 7-81) approche la maladie mentale non pas comme une anomalie ou une incapacité de prendre soin de soi et d'autrui, mais comme un sursaut intense de désir de vie. Elle problématise surtout la continuité et le rapport existant entre une catastrophe, la gestion humaine de celle-ci (le parcage des personnes sinistrées dans le désormais infâme Superdome) et l'expérience de personnes les plus vulnérables. Cette continuité s'exprime à plusieurs niveaux : la pauvreté (la ville étant une des plus pauvres des États-Unis), le racisme (qui atteint son paroxysme lorsque la population noire, majoritaire, est stigmatisée par une vaste et dévastatrice rumeur de viols et de meurtres supposés avoir été commis en ce lieu), et la grande précarité expérimentée par les personnes enfermées dans le Superdome qui précède la catastrophe. Dans ce contexte de détresse le plus à même de montrer la fragilité de la vie, mais également dans les ressources que trouvent ces personnes pour continuer à être, il existe, pense Lovell, une proximité entre le *care* et la précarité, entre la liminalité de la maladie et le sursaut du don (de soi ?) et de la créativité.

On pourrait bien sûr reprocher à l'auteure sa position vitaliste, qu'elle revendique, mais on ne saurait ignorer les objections qu'elle fait aux tenants de l'universalité du *care*, ni sa suggestion pour une anthropologie sensorielle soucieuse non seulement de l'émotion ressentie par les participants, mais aussi du « temps commun » (Chauvier 2011 : 51) partagé entre le chercheur et ces derniers. Or, c'est moins le chercheur et la nécessité de « l'éthique située » (p. 73), qui est également défendue dans le texte de Laugier (p. 161-192) qui me paraît innovant, que l'attention soutenue que porte Lovell aux détails des situations et des récits, aux exemples confondant d'humanité qui demandent de comprendre la perception que l'on a du besoin et non du besoin en soi (p. 73), et de penser à la façon dont on peut « aller vers ceux qu'on ne voit pas » (titre du chap. de Lovell, p. 27-82).

Dans le chapitre consacré à la maladie mentale dans le contexte de l'Inde, Veena Das (p. 134-160) reprend quant à elle la question en insistant sur ce qu'elle mobilise comme affects, langages et institutions, ainsi que sur la façon dont à chaque nœud, chaque détour et chaque raté, la folie est réinterprétée, redéfinie et réinscrite dans le registre des relations et des situations

qui peuvent parfois mener au monde non humain (par exemple quand le fou est perçu comme un animal). Plus fondamentalement, et au-delà du diagnostic psychiatrique qui n'exprime « ni une certitude ni ne garantit un savoir expert » (p. 141), ce qui rend compte de la maladie est la relation dans (et par) le langage qui active ou désactive le rapport à la vie et à la mort (le laisser-mourir), à laquelle viennent se greffer « l'appétit pour la modernité » (p. 157), son succès, son échec et les maillages des institutions – ainsi que notre manière de donner une place aux paroles du malade.

Cette attention à la *manière* est magistralement illustrée dans l'excellent texte de Pandolfo (p. 83-134) qui allie une profonde connaissance de la tradition islamique (notamment soufie) et de la tradition poétique et picturale marocaine, à la nouvelle anthropologie psychanalytique dont l'auteure est l'une des représentantes les plus stimulantes. Suivant l'approche existentielle de Biswanger et Didi-Huberman, Pandolfo considère que le symptôme est la structure fondamentale de l'expérience de l'être malade, et non sa métaphore (p. 121). Elle insiste particulièrement sur les états d'apparition et de disparition de la maladie à travers le travail d'interprétation de la production picturale par la personne atteinte, retours qui sont autant de moments de mises en discours fragiles avec soi et sa culture. Les expériences dont Pandolfo rend compte renvoient non seulement à ces formes de Vie, déjà mentionnées par Lovell, mais également à la possibilité d'une libération à travers les transformations métamorphiques inscrites dans l'image.

Enfin, l'ouvrage se clôt par un texte de Laugier (p. 161-192) consacré à la relation du *care* à l'éthique et à l'ordinaire, qui s'inspire particulièrement des travaux de Wittgenstein et de Cavell. On regrette que l'auteure ne développe sa réflexion qu'à partir du chapitre de Das, souvent au détriment de l'ouverture de son argument sur « l'éthique située » (p. 164-165) et des ordinaires pourtant bien présents dans les textes des deux autres auteures.

De manière générale, on se demande, à la lecture de ce livre remarquable et important, pourquoi le *care* et la folie sont pensés presque uniquement en relation à la pauvreté – comme si la vulnérabilité mentale résidait dans la précarité. On se demande pourquoi les images liées au texte de Pandolfo sont insérées dans le texte de Das et pourquoi cet ouvrage ne comporte pas d'index. Finalement, ce livre passionnant est un dialogue entre spécialistes et s'adresse à un public déjà versé dans les débats sur l'ordinaire, la folie et le *care*.

Référence

Chauvier É., 2011, *Anthropologie de l'ordinaire. Une conversion du regard*. Toulouse, Anacharsis.

Ratiba Hadj-Moussa
Département de sociologie
York University, Toronto (Ontario), Canada